

Deux poèmes de Langue

Pierre Jean Jouve

Volume 9, Number 1 (49), January–February 1967

Pierre Jean Jouve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60612ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jouve, P. J. (1967). Deux poèmes de Langue. *Liberté*, 9(1), 33–34.

deux poèmes de Langue

J'AI CONNU la plus humble fille jamais livrée aux
mâles errant

Par ces hautes boues, ces hautes crasses, ces hauts sou-
rires d'attachement,

J'ai connu la plus simple fille et la Pauvreté nommée
fille.

Véritable carcan de fer à l'épaule de porcelaine

Sa pauvreté brisait ses bras malgré le rire de fontaine,

Et ses très sincères seins bruns arrondis comme est la
terre

Et l'anneau fin de son amour, permettaient parfois
que pareille

Au cygne de la vie humaine, elle reconnût la joie par
blanc détour de la misère :

Et son cœur était une agate et ses pieds étaient toujours
froids

Sa bouche d'argent toujours peint n'avait que salive
très pure

Et mots droits discours sans douleur;

Ainsi la voyait-on glisser

Sans ombre entre les policiers, près d'elle le Chevalier
Coeur.

JE VOUS RECONNAITRAI, méandres, pour vos chemins fourbes semés de coups.

Je vous placerais dans votre sphère toute puissante et potentielle, vous érectile et sauvage, ô triste, triste matière !

Nécessités cruelles premières comme un chemin de haute douleur, comme une voie de basse langueur !

Et je m'envolerai de vous, méandres, toute négation de grandeur et toute vérité d'horreur bien serrées sur moi pour le coup

Qui reviendra dans son heure ! Et comme on se sort d'une fille

Et de l'amande suave par laquelle elle nous enserre et du plaisir ébloui dans quoi elle nous plonge sous notre aire,

Je me retirerai de la mort, qui m'a fait si ancienne peur,

Et comme on se retire de la mort de son drap d'argent et de ses vers et pire encore du non-être à la même place que l'être,

Je me sauverai d'un amour ! pour un plus grand zèle de pur, pour un plus grand zèle de clair,

Pour un plus vif anneau d'amour et pour un plus jeune zèle vers l'Être.

Résous ce coeur de l'injustice à la haute lumière du soir
O Toi parfait époux des sables, toi phosphène d'or vert du noir,

O Epoux de mon âme femme (et ses ornements nuptiaux sont autour de sa ceinture angoisses sursauts cris des flammes)

O indicible du courage ! mystérieux des soumissions ! éclairément simple de la mort qui fit peur à l'âme femme et sera son beau portail clair

Toute douleur et tout plaisir composant le dernier des airs ;

Apaise ce noeud d'injustice quand nul monde contemporain n'a voulu mon coeur de justice,

Apaise l'oeil d'or du poète plus douloureux que n'est sur marbre une pièce rouge d'autopsie, délie le corps, sauve les nerfs, ce corps que Ta main nous donna comme témoin et garantie.